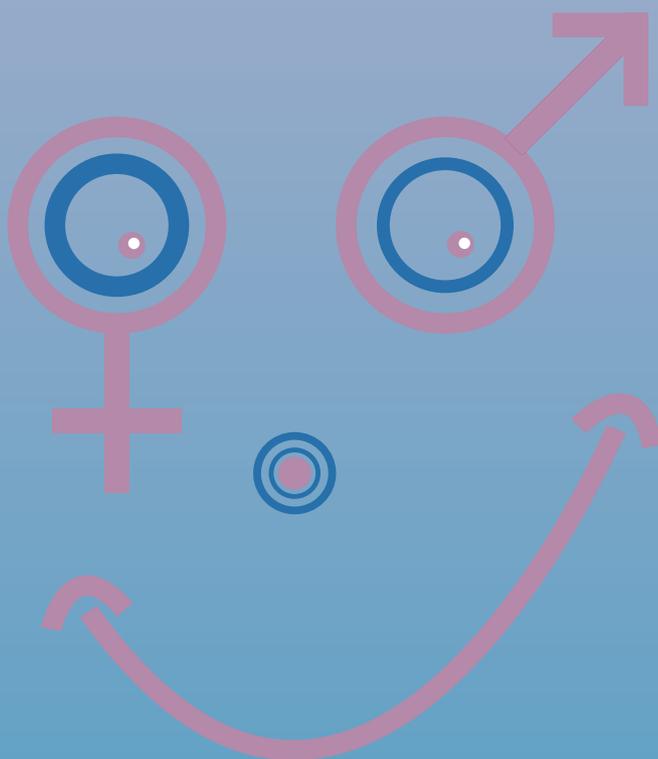


## Équité hommes-femmes et environnement

Les femmes au secours de  
l'environnement

Les « Mémés déchaînées »



Des femmes qui ont changé  
notre vision de l'environnement

Kerala, terre d'équité

Les futurs chefs de file de  
l'environnement

## TUNZA

le Magazine du PNUE  
pour les Jeunes  
[www.ourplanet.com](http://www.ourplanet.com)  
et [www.unep.org](http://www.unep.org)



### Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE)

PO Box 30552, Nairobi, Kenya

Tél. (254 20) 7621 234

Fax (254 20) 7623 927

Télex 22068 UNEP KE

[unepub@unep.org](mailto:unepub@unep.org)

[www.unep.org](http://www.unep.org)

ISSN 1727-8902

**Directeur de la publication** Eric Falt

**Coordination** Wondwosen Asnake

**Rédacteur en chef** Geoffrey Lean

**Rédactrices invitées** Karen Eng et Claire Hastings

**Coordination à Nairobi** Naomi Poulton

**Directeur de la diffusion** Manyahleshal Kebede

**Jeunes collaborateurs** Preetam Alex, Inde ; Nina Best, Brésil ; Luis Carlos Cãmpiz Mercado, Colombie ; Pedro Chaffe, Brésil ; Fika Fawzia, Indonésie ; Manisha Ganeshan, Inde ; Alfredo Gersava Jr, Philippines ; Margaret Koli, Kenya ; Marina Mansilla Hermann, Argentine ; Tanya Mowbray, Royaume-Uni ; Julien Paquin, France ; Gabriel Rocha, Colombie ; Elissa Smith, Canada ; Renny Turangga, Indonésie

**Autres collaborateurs** Julia Horsch, Bayer ; Barbara Kingsolver ; Martin Palmer, Vicky Finlay et Xiaoxin He, ARC ; Rosey Simonds et David Woollcombe, Peace Child International

**Maquette** Daniel López Zamora, Equateur

**1<sup>er</sup> de couverture** Edward Cooper, Equateur

**Traduction** Anne Walgenwitz/Ros Schwartz

Translations Ltd

**Rédacteur web** Graham Barden

**Production** Banson

**Responsable du service Enfance et**

**Jeunesse/Sport**

**et Environnement du PNUE** Theodore Oben

Imprimé au Royaume-Uni

Les opinions exprimées dans le présent magazine ne reflètent pas nécessairement celles du PNUE ou des responsables de la publication, et ne constituent pas une déclaration officielle. Les termes utilisés et la présentation ne sont en aucune façon l'expression de l'opinion du PNUE sur la situation juridique d'un pays, d'un territoire, d'une ville ou de son administration, ni sur la délimitation de ses frontières ou limites.

Tout article du présent magazine qui n'est pas protégé par copyright peut être reproduit gratuitement à condition que TUNZA et l'auteur ou le photographe concernés soient informés par écrit et reçoivent un justificatif de publication.

TUNZA recevra avec plaisir les articles, comptes rendus, illustrations et photographies qui lui seront envoyés, mais ne peut cependant pas garantir leur parution. Les manuscrits, photographies et illustrations non sollicités ne seront pas retournés.

**Abonnement** Pour recevoir TUNZA régulièrement et figurer sur notre liste de diffusion, renseignez-vous auprès de Manyahleshal Kebede, Directeur de la diffusion, TUNZA, en indiquant vos nom et adresse, et la langue de votre choix (français, anglais, chinois, coréen, espagnol, japonais).

**Changement d'adresse** Veuillez envoyer l'étiquette portant votre adresse ainsi que votre nouvelle adresse à : Manyahleshal Kebede, TUNZA, UNEP, PO Box 30552, Nairobi, Kenya ; email : [manyahleshal.kebede@unep.org](mailto:manyahleshal.kebede@unep.org).

# Sommaire

Editorial	3
Quels sauvages (1)	4
Les femmes au secours de l'environnement	4
Un traité de paix	5
TUNZA répond à tes questions	6
Le microcrédit compte sur les pauvres	7
Les futurs chefs de file de l'environnement	8
Les bâtisseurs de rêves	10
Quels sauvages (2)	11
Le travail des femmes	12
Pas de retraite	14
Penser à tout	15
Des femmes exceptionnelles	16
<a href="http://www.unep.org/women_env">www.unep.org/women_env</a>	18
Des cultures de rêve	18
La nouvelle cuisine	19
L'engagement Tunza	19
Encore très vertes pour leur âge !	20
Pauvres mais riches	21
Sept femmes qui ont changé notre vision de l'environnement	22



**Partenaires  
pour la Jeunesse  
et l'Environnement**



**Le PNUE et Bayer, multinationale allemande, spécialiste de la santé, de l'agrochimie et des matériaux de hautes performances, se sont associés pour sensibiliser les jeunes aux questions environnementales et encourager les enfants et les adolescents à se prononcer sur les problèmes mondiaux de l'environnement.**

Le PNUE et Bayer, qui collaborent sur des projets en Asie et dans la zone du Pacifique depuis presque dix ans, ont passé un nouvel accord de partenariat en vue d'accélérer l'avancement des projets en cours, faire profiter d'autres pays des initiatives fruc-

tueuses et développer de nouveaux programmes pour la jeunesse. Au nombre de ces projets figurent le magazine TUNZA, le Concours international de peinture sur l'environnement pour les jeunes, la désignation d'un Délégué spécial commun à Bayer et au PNUE pour la jeunesse et l'environnement, l'organisation de la Conférence internationale Tunza du PNUE, la mise en place de réseaux de la jeunesse pour l'environnement en Asie-Pacifique, Afrique et Amérique latine, le forum « Eco-Minds » en Asie-Pacifique et un Concours international de photographie en Europe de l'Est intitulé « Ecology in Focus » (Objectif Ecologie).

# TROP COOL !



**C'est cool :** De voyager en train, pour rendre visite à ta famille ou à tes amis, plutôt que de prendre la voiture, qui est beaucoup plus polluante.



**C'est trop cool :** De se parler face à face, gratuitement ou presque, en utilisant une webcam et des programmes comme Skype, iChat ou NetMeeting.



**C'est top cool :** Les voitures qui roulent à l'air. La société française Moteur Développement International est en train de mettre au point un véhicule léger dont les pistons fonctionnent à l'air comprimé. En ville, la voiture utilisera uniquement l'air ambiant et ne sera donc pas du tout polluante. Sur des distances plus longues et à vitesse plus élevée, le moteur hybride passera en mode « carburant » – essence ou biocarburant – et alimentera un compresseur de bord qui remplira le réservoir à air.



**C'est cool :** De consommer des produits agricoles provenant de ta région.



**C'est trop cool :** De les faire pousser toi-même. Ce n'est pas compliqué, même en ville ou dans une région aride. Il suffit d'utiliser une caisse EarthBox en plastique recyclé qui comporte déjà un engrais et un système d'irrigation économe en eau. Sur une idée de la FAO et de la Société américaine d'horticulture, une campagne intitulée The Growing Connection est en train de faire découvrir la EarthBox à des jeunes du monde entier, notamment au Mexique, au Ghana et au Nicaragua.



**C'est cool :** De recycler les sacs et les bouteilles en plastique.

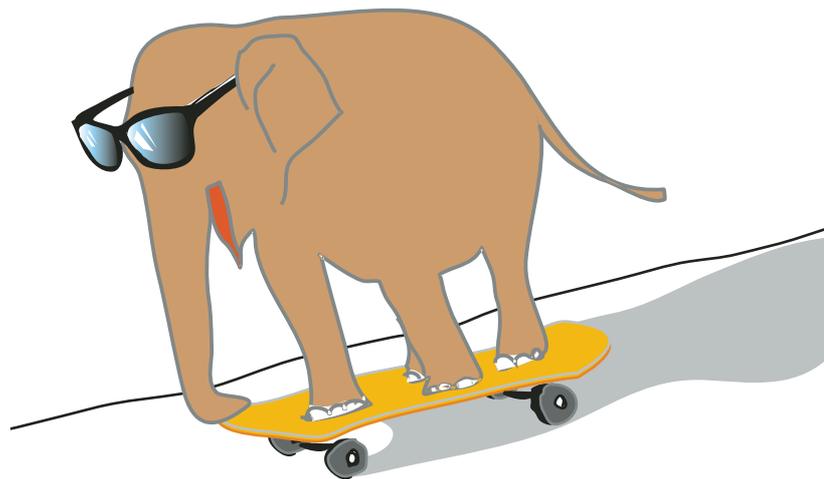


**C'est trop cool :** D'en faire une sculpture comme « Elevated wetlands », qui a été réalisée par Noel Harding à partir d'un substitut de sol fait de déchets de plastique recyclé. Installée sur le fleuve Don, à Toronto, la structure sert de « bac à plantes » et il y pousse de l'herbe, un bouleau et même des arbres à feuilles persistantes. Des pompes solaires aspirent l'eau polluée du fleuve dans la sculpture qui fait office de filtre et nettoie l'eau tout en nourrissant la végétation.

**Chaud :** Monter le thermostat.

**Plus chaud :** S'emmitoufler dans une couverture bien chaude.

Le PNUE encourage les pratiques écophiles, dans le monde entier et au sein de ses propres activités. Ce magazine est imprimé avec des encres végétales, sur du papier entièrement recyclé et ne comportant pas de chlore.



## Editorial

Nous l'appelons notre Mère Nature, et depuis des siècles, poètes et dramaturges parlent d'elle au féminin. Pourtant, depuis que l'humanité a commencé à défricher les terres pour pratiquer l'agriculture, l'avenir de la nature a presque toujours été déterminé par des hommes. Et c'est peut-être ce qui explique la terrible crise environnementale qui frappe aujourd'hui notre planète.

En règle générale, il semble que les femmes soient plus sensibles à la nécessité de vivre en harmonie avec la Terre, de s'en occuper et de la protéger. Cela reflète sans doute l'approche et le bon sens féminins, mais c'est aussi parce que les femmes – en particulier dans le monde en développement – entretiennent des rapports bien plus étroits avec l'environnement naturel et que ce sont elles qui souffrent le plus lorsque celui-ci se dégrade.

Pourtant, bien que quelques sociétés matriarcales aient pu exister – peu de faits sont établis dans ce domaine –, ce sont les hommes et les valeurs masculines qui ont dominé et ruiné le monde. Aujourd'hui encore, il n'existe pas un seul pays au monde – comme en témoigne le *Rapport du développement humain* du Programme des Nations Unies pour le développement – où les femmes et les hommes bénéficient d'une véritable équité. Dans la majeure partie du monde, il y a moins de femmes instruites que d'hommes, moins de filles que de garçons fréquentant les écoles secondaires. Partout, dans les pays développés comme dans ceux en développement, les femmes gagnent moins que les hommes, et leur travail de mère et de maîtresse de maison n'est pas considéré comme précieux au plan économique.

Pire encore, les femmes sont rarement consultées quand il s'agit de prendre les décisions qui déterminent l'avenir de la Terre et de ses populations. La situation s'est améliorée – le nombre de parlementaires femmes a quadruplé en soixante ans, mais elles ne représentent que 15,3 % des élus dans les pays en développement – et les pays développés ne font guère mieux avec 21,1 %.

Bien sûr, il ne faut pas généraliser. De nombreux hommes luttent passionnément pour la protection d'un environnement que de nombreuses femmes ont aidé à détruire. Mais il ne fait aucun doute qu'une plus grande participation des femmes aux prises de décisions nous permettrait de vivre en bien meilleure harmonie avec la nature.

# QUELS SAUVAGES !



John Cancalosi/Still Pictures

## LE LETHOCERE

D'une manière générale, les insectes mâles se soucient peu de leur progéniture, mais le léthocère – qui peut faire jusqu'à 5 cm de long et 2,5 cm de large – fait exception à la règle. Durant l'accouplement, la femelle colle jusqu'à cent œufs sur le dos du mâle, qu'elle abandonne ensuite à son sort. Le père célibataire porte ses petits sur son dos durant un mois : il agite les œufs sous l'eau pour les oxygéner, les caresse avec ses jambes et les aère au soleil pour éviter les infections. Lorsque les œufs éclosent et que les petits s'éparpillent dans l'eau, il arrête de s'alimenter de peur de les avaler par inadvertance.

## LES CYGNES

On a longtemps pensé que les cygnes s'accouplaient pour la vie. Mais les progrès faits en matière d'ADN montrent qu'il s'agit d'une notion romantique infondée. Les scientifiques ont découvert que les œufs présents dans le nid d'un couple de cygnes peuvent très bien avoir eu plusieurs géniteurs différents. Cela semble indiquer que même si les cygnes sont d'un caractère « fidèle » d'un



Bruce Montagne/PNUJ/Topham

point de vue social – ils restent en couple durant de longues périodes et s'occupent ensemble de leurs petits –, ils ne sont pas forcément monogames sexuellement. S'agit-il d'un mariage de convenance ?

## LE GECKO DU SONORA

Le gecko du Sonora (*Aspidozelis sonorae*), qui vit en Amérique du Nord, fait partie de quinze espèces qui, comme lui, ne comprennent que des femelles. Ce lézard unisexe est le descendant hybride de deux espèces bisexuelles (possédant mâles et femelles). Normalement, les accouplements entre deux espèces produisent uniquement des descendants stériles, mais dans ce cas particulier, il naît des femelles capables de se reproduire sans sperme : à l'âge adulte, elles pondent des œufs non fécondés qui donnent naissance à d'autres femelles. C'est une forme de reproduction asexuelle qu'on appelle la parthénogenèse.



John Cancalosi/Still Pictures

# Les femmes au secours de l'environnement

Si l'on en croit certaines légendes, les femmes « soutiennent la moitié du ciel ». En réalité, quand il s'agit de s'occuper de la planète, elles font largement leur part de travail. En général, d'ailleurs, elles sont beaucoup plus proches de la terre et de la nature que les hommes dans leur vie quotidienne et dans leur travail. Et elles souffrent plus qu'eux de la pollution et de la dégradation environnementale. Elles sont en première ligne du combat pour l'avenir de la Terre.

Dans les pays en développement, les femmes cultivent pratiquement seules les terres qui permettent de nourrir leur famille. En Afrique subsaharienne, par exemple, elles produisent et commercialisent plus de 90 % des aliments cultivés dans la région. Ce sont donc les premières à être touchées par l'érosion des sols et le déboisement.

Plus on déboise, plus le temps que les femmes consacrent à la collecte du bois de feu et de l'eau augmente. Il n'y pas si longtemps, les femmes du Gujarat, en Inde, pouvaient se contenter d'aller chercher du bois tous les quatre ou cinq jours. Aujourd'hui, elles consacrent quatre ou cinq heures par jour à cette tâche épuisante. Ensemble, les Indiennes passent chaque année l'équivalent de 150 millions de jours de travail à collecter de l'eau, et en Afrique du Sud, les femmes font à pied chaque jour l'équivalent de 16 allers-retours Terre/Lune.

En rapportant le combustible et l'eau, elles font souvent entrer la maladie dans la maison. L'eau polluée provoque des maladies qui tuent chaque année plus de 3 millions d'êtres humains, pour la plupart des enfants : là encore, ce sont les femmes qui font face aux maladies de la famille. Les logements des pauvres sont constamment envahis par la fumée qui s'échappe des cuisinières. Chaque année, ces émanations toxiques sont responsables de la mort d'un million et demi de pauvres – le plus souvent des femmes et des enfants puisque ce sont eux qui passent le plus de temps à l'intérieur.

De plus, les femmes sont généralement plus sensibles à la pollution chimique que les hommes, parce que leur corps est souvent plus gras et que les tissus adipeux emmagasinent les toxines. Elles transmettent ces polluants à leurs enfants à naître et



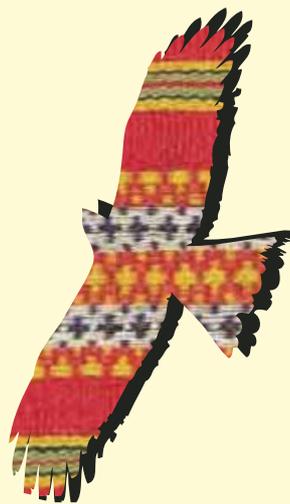
à leurs bébés lors de l'allaitement : les scientifiques de l'Université de Groningen, aux Pays-Bas, par exemple, ont trouvé un minimum de cinq produits chimiques toxiques dans le sang de chaque nouveau-né qu'ils ont examiné – et parfois jusqu'à quatorze.

On a constaté que les enfants nés de mères exposées aux pesticides dans des pays aussi différents que le Soudan et les Etats-Unis étaient plus susceptibles de décéder juste après la naissance. A proximité des Grands lacs d'Amérique du Nord, les femmes exposées à des PCB toxiques ont donné naissance à des enfants dont l'intelligence et le développement moteur sont très en-dessous de la moyenne. Par ailleurs, des petits garçons dont les mères avaient été contaminées par les phtalates, perturbateurs endocriniens omniprésents, présentaient à la naissance des pénis plus petits et d'autres signes de féminisation de leurs organes génitaux.

Rien de surprenant donc à ce que les femmes soient si actives dans les associations de protection de l'environnement. Elles ont formé le mouvement Chipko, qui a mis fin à l'abattage des forêts du nord de l'Inde. En Sierra Leone, une étude a montré qu'elles étaient capables de nommer 31 utilisations possibles du bois tandis que les hommes n'en connaissaient que huit. Et elles protègent souvent des plantes importantes : les études effectuées dans 60 potagers de femmes thaïlandaises ont montré qu'elles cultivaient 230 espèces de légumes et autres plantes, dont beaucoup avait été prélevés dans une forêt voisine avant que celle-ci ne soit déboisée. Le sol des lopins de terre des femmes du Ghana reste fertile plus longtemps que celui des terres cultivées par des hommes. En Grande-Bretagne, la moitié des cultivateurs bio sont des cultivatrices – alors que les femmes ne représentent que 5 % de l'ensemble du secteur agricole.

Il semble que les femmes soient plus conscientes des besoins de l'environnement et plus soucieuses de protéger celui-ci que les hommes. Mais tant qu'elles n'auront pas la possibilité de participer sur un pied d'égalité aux prises de décision sur la manière de gouverner le monde, il y a peu de chance que nous parvenions à empêcher métaphoriquement « le ciel de nous tomber sur la tête ».

PNUF/Topham



# Un traité de paix

**A**u commencement, il n'y avait que Maguayen, la déesse des mers, et Kaptan, le dieu du ciel. Une formidable rivalité existait entre eux. Maguayen provoquait des tornades, des ouragans et des tsunamis. Kaptan ripostait à grand renfort de tonnerre, de pluie et de foudre. Lorsque le tonnerre et la pluie s'abattaient sur la mer, Maguayen créait des ouragans et des tsunamis qui montaient jusqu'au ciel. Pour l'en empêcher, Kaptan jetait alors des pierres dans la mer. Durant l'éternité de leur rivalité, les pierres finirent par créer les îles des Philippines.

Un oiseau – un milan – souffrait de la rivalité entre Maguayen et Kaptan : en effet, les tempêtes et les pluies de pierres incessantes le forçaient à voler sans répit au-dessus de la mer. Pour essayer de rétablir la paix, il persuada les dieux de se rencontrer deux fois par jour à l'horizon. Au fil du temps, les deux ennemis devinrent amis, puis tombèrent amoureux l'un de l'autre.

Une petite graine de bambou issue des amours de Maguayen et Kaptan tomba dans les bas-fonds proches d'une des îles. La graine poussa bien droit, constituant ainsi un perchoir pour le milan. Et de l'intérieur du bambou se fit entendre une voix : « S'il te plaît, Seigneur des oiseaux, laisse-nous sortir. » Le milan s'étonna de ce que la plante lui adresse la parole, mais celle-ci poursuivit : « Oiseau gracieux et gentil, laisse-nous sortir, s'il te plaît. »

Tandis que le milan, prudent, se demandait quoi faire, un petit lézard s'élança sur la tige de bambou. Vif comme l'éclair, le milan lui donna un coup de bec qui fendit le bambou. Lentement une femme et un homme sortirent de la tige. C'étaient les premiers humains. Ils finirent par se marier, eurent beaucoup d'enfants et peuplèrent la Terre.



# Q&R

## TUNZA répond à tes questions

**Q** Quelle est la différence entre « équité hommes-femmes » et « égalité des sexes » ? Et que peuvent faire les jeunes pour favoriser l'équité hommes-femmes ?

**R** L'équité hommes-femmes revient à se montrer équitable envers les hommes comme envers les femmes. C'est une condition préalable qui mène à l'égalité. L'égalité des sexes, c'est la garantie pour les hommes et les femmes d'avoir le même accès aux ressources, aux opportunités et aux récompenses. Et c'est ce qui leur permet de vraiment travailler ensemble. Il appartient aux jeunes en particulier de veiller à ce que tous les êtres humains jouissent des mêmes opportunités, droits et obligations dans tous les domaines de la vie – et de faire en sorte que leur génération et les générations futures ne souffrent pas des déséquilibres hommes-femmes du passé.

**Q** Les femmes s'occupent-elles mieux de l'environnement que les hommes ? Et si c'est le cas, comment cela s'explique-t-il ?

**R** Dans bien des régions du monde, ce sont les femmes qui se chargent de trouver la nourriture, l'eau, le chauffage et toutes les autres ressources dont ont besoin leurs enfants et toute la famille. Pour survivre, elles sont nombreuses à avoir acquis une connaissance intime de la nature et à être en première ligne de la gestion et de la protection de nos ressources naturelles.

**Q** Les femmes auteurs comme Rachel Carson et Barbara Ward ont joué un rôle considérable dans le mouvement écologique moderne des années 1960. Est-ce que leurs écrits sont encore d'actualité ?

**R** Ces deux femmes se passionnaient pour l'environnement, pour la disparité entre les riches et les pauvres et pour le bien-être de tous les êtres humains – et elles furent parmi les premières personnes à tirer la sonnette d'alarme par rapport au problème de durabilité auquel nous sommes actuellement confrontés. Ce qu'elles ont écrit est plus pertinent que jamais.

**Q** En milieu rural, quand une femme peut accéder sans danger à une source d'eau non polluée et proche, en quoi sa vie se trouve-t-elle modifiée ? Et comment peut-on faire pour que tout le monde ait accès à l'eau propre ?

**R** Dans bien des régions du monde, ce sont les femmes et les fillettes qui se chargent de l'eau, marchant souvent plusieurs heures pour aller la chercher. Quand la source d'eau est proche des habitations, elles ont moins de travail. Ce gain de temps permet à davantage de fillettes de fréquenter l'école. L'accès à l'eau non polluée sauve la vie d'enfants qui courent quotidiennement le risque de maladies d'origine hydrique, et il améliore la santé maternelle. Nous devons faire pression

sur les gouvernements et sur le secteur privé pour qu'ils investissent dans l'eau non polluée et abordable pour tous, et veiller à ce que ceux qui sont directement concernés par le problème – en particulier les femmes – participent aux décisions prises dans ce domaine.

**Q** Lorsque les femmes bénéficient d'un meilleur accès aux services de santé, et notamment au contrôle des naissances, est-ce aussi bénéfique pour l'environnement ?

**R** Indira Gandhi disait que la pauvreté était « la plus importante forme de pollution ». Lorsque les femmes ont des enfants en bonne santé, qu'elles bénéficient d'une médecine moderne et qu'elles ont accès aux services de santé reproductive qui permettent de décider du nombre d'enfants et du moment des grossesses, elles contribuent au bien-être économique de la famille et sont plus en mesure d'assurer la santé de leur foyer et celle de l'environnement local. Cependant, au fur et à mesure qu'un pays se développe et que la pauvreté recule, de nombreux autres facteurs ayant un impact sur l'environnement entrent en jeu, comme la hausse de la consommation, par exemple.

**Q** Dans de nombreuses régions, les femmes ne possèdent pas de terres. Cela a-t-il un effet néfaste sur l'environnement ?

**R** Lorsque les gens sont propriétaires de leur terre, ils ont des droits et des responsabilités quant à la manière dont ils exploitent celle-ci. La propriété foncière est aussi notre lien le plus fort avec la nature. Bien des femmes n'ont pas le droit d'être propriétaires d'une terre ni même d'en hériter. Elles n'ont donc pas le droit de chérir et protéger leurs ressources naturelles. Cela mène à d'autres formes d'inégalité dans leur vie. La propriété foncière leur apporte une certaine autonomie et elle leur donne accès au crédit et à d'autres opportunités économiques qui améliorent le fonctionnement de notre planète.

**Q** L'instruction des femmes a-t-elle un impact sur l'environnement ?

**R** Lorsqu'elles sont instruites, les populations sont plus sensibles aux dangers que représentent les environnements pollués. L'instruction améliore également la capacité des femmes à utiliser et à gérer les ressources environnementales, et elle les incite à s'impliquer davantage dans les décisions qui touchent leur famille et l'ensemble de la communauté. Par ailleurs, les femmes qui ont fréquenté l'école ont généralement moins d'enfants, ce qui est susceptible de limiter les pressions sur l'environnement. Et bien entendu, une personne mieux informée prend des décisions plus avisées – et ça, c'est valable aussi pour les hommes.

Si tu as des QUESTIONS sur l'environnement et le développement, tu peux les poser aux spécialistes du PNUE.

Envoie un e-mail à [unepub@unep.org](mailto:unepub@unep.org), et nous essayerons de te répondre dans les prochains numéros.

# Le microcrédit compte sur... ...les pauvres



Donna Morris/FINCA International



Shehzad Noorani/Still Pictures

Est-ce qu'on peut vaincre la pauvreté mondiale avec 27 dollars ? C'est en tout cas l'avis de l'économiste Muhammad Yunus. Il sait de quoi il parle.

Il y a trente ans, c'est la somme qu'il a prêtée à un groupe d'artisans pauvres du Bangladesh pour qu'ils puissent régler leurs dettes. Cette première initiative de microcrédit a provoqué une véritable révolution dans les services financiers, et elle lui a valu de recevoir le prix Nobel de la paix 2006.

Le microcrédit, c'est le prêt de sommes très faibles – se situant généralement entre 50 et 100 dollars – à des pauvres qui souhaitent entreprendre, mais qui sont dans l'incapacité de faire appel à une banque, n'ayant ni les fonds ni les biens immobiliers permettant de se constituer une garantie. Le système leur permet de financer des projets qui les aident à sortir de la pauvreté.

Lorsqu'il a commencé à développer son idée, Muhammad Yunus s'est heurté à beaucoup de scepticisme. Aujourd'hui pourtant, la Banque mondiale estime qu'il existe 7 000 institutions de microcrédit à travers le monde, qui prêtent de l'argent à 16 millions de personnes. Les Nations Unies avaient d'ailleurs déclaré 2005 « Année internationale du microcrédit ». Depuis que Muhammad Yunus a fondé la Grameen Bank (« banque des villages » en bengali), la vie de populations parmi les plus pauvres du monde s'est trouvée transformée.

Tout est venu de l'engagement de Muhammad Yunus envers les pauvres des campagnes. « J'ai dressé la liste de ceux qui n'avaient besoin que d'une petite somme d'argent et je suis arrivé à 42 noms », explique-t-il. Le total des fonds nécessaires se montait à peine à 27 dollars. J'étais sidéré ! »

Les artisans avaient pris l'habitude chaque semaine de s'adresser à un prêteur pour acheter les matériaux nécessaires pour fabriquer des paniers et autres objets d'artisanat. La majeure partie de leurs bénéfices servait à rembourser la dette et ses intérêts. Muhammad Yunus poursuit : « J'ai vu à quel point les gens souffraient de ce manque d'argent, comment le prêteur profitait de leur misère, et comment il les accablait, de sorte que tous les bénéfices réalisés allaient directement dans ses poches à lui.

Se concentrant sur les plus pauvres des pauvres, la Grameen Bank traitait surtout avec les femmes. Muhammad Yunus avait compris que, comme le nota le comité Nobel, « la

croissance économique et la démocratie politique ne peuvent pas atteindre leur potentiel si les femmes, qui représentent la moitié de l'humanité, n'y participent pas sur un pied d'égalité avec les hommes. »

Mais le Bangladesh étant un pays musulman, il a d'abord fallu convaincre les femmes. « Dès le départ, j'ai voulu m'assurer que la moitié des emprunteurs seraient des femmes », précise Muhammad Yunus. « Cela n'a pas été facile, parce que les femmes elles-mêmes ne pensaient pas qu'elles devaient emprunter. J'ai eu du mal à les convaincre. »

Gulbadan Nesa fait partie de ces femmes. Il y a cinq ans, elle a emprunté 90 dollars pour acheter des poules, dont elle pourrait ensuite vendre les œufs. « Il n'y a pas si longtemps, j'en étais pratiquement réduite à mendier pour nourrir ma famille », confie-t-elle. « Aujourd'hui, je suis propriétaire de ma maison et j'ai suffisamment d'argent pour nourrir mes enfants et les envoyer à l'école. »

Désormais, 96 % des clients de la Grameen Bank sont des femmes, et les organismes de microcrédit du monde entier se sont rendu compte que les femmes étaient dignes de confiance. Elles sont plus susceptibles de payer leurs dettes que les hommes, et ont tendance à investir leurs revenus au sein de leur famille, multipliant ainsi les avantages du système. Et lorsque les femmes ont la maîtrise et la responsabilité des finances familiales, elles sont mieux à même de jouer un rôle au sein de la société.

Et c'est là tout l'intérêt du microcrédit. Contrairement aux banques ordinaires dont le seul but est de dégager des bénéfices, les institutions de microcrédit se donnent pour mission d'apporter une dimension sociale et financière à leurs clients. La Fonkoze Bank de Haïti, par exemple, propose des cours d'alphabétisation et de calcul à sa clientèle, qui est généralement féminine et analphabète. En Ouganda, la Fondation pour l'aide internationale aux communautés locales (Foundation for International Community Assistance) a mis en place une police d'assurance et des dispensaires. Quant à la Grameen Bank, elle a fait de l'épargne une partie intégrante de sa formule de prêt. Pourtant, Muhammad Yunus se hâte de préciser : « Ce n'est pas une œuvre caritative. C'est une entreprise dont l'objectif social est d'aider les gens à sortir de la pauvreté. »



« *L*a protection de l'environnement est toujours un investissement dans l'avenir, et nous sommes prêts à soutenir l'engagement des jeunes du monde entier envers l'environnement

et envers la durabilité », a déclaré le Dr Wolfgang Plischke, Chef de la division pharmaceutique chez Bayer.

Il a prononcé ces mots lors du discours inaugural de la Conférence 2006 des Délégués Bayer pour la jeunesse et l'environnement. C'est en 1998 en Thaïlande que la société Bayer a lancé le programme des délégués environnementaux, qui occupe aujourd'hui une place de choix dans le partenariat PNUE/Bayer. En huit ans, la Conférence s'est étoffée et elle réunit aujourd'hui des jeunes de 16 pays, dont certains font partie des économies émergentes et en pleine croissance d'Asie, d'Afrique, d'Europe de l'Est et d'Amérique latine.

Pour participer à une semaine d'excursions sur le terrain, de conférences et de rencontres, les Délégués Bayer pour la jeunesse et l'environnement soumettent des rapports de projets et des exposés à un groupe d'experts dans leur pays d'origine, et ils doivent se plier à un entretien poussé. Cette année, les 48 délégués ont été sélectionnés parmi 1200 candidats. Pour avoir la chance de participer, ils doivent faire la preuve de leur passion pour l'environnement, de leurs qualités de leadership et d'un bon niveau d'anglais.

« Nous voulons favoriser le dialogue entre de jeunes écologistes et scientifiques du monde entier », a ajouté le Dr Plischke, « et nous espérons que les délégués vont se familiariser davantage avec les pratiques, équipements et technologies existants. A l'issue de la semaine, nous espérons qu'ils comprendront mieux les rôles que jouent mutuellement l'industrie, les gouvernements et les particuliers dans la protection de l'environnement. »



Photos : Bayer



## Les futurs chefs de file de l'environnement



« **PLANTER 15 000 arbres ?** Où est le problème ? Les planteurs bien organisés arrivent à 800 ou même 1000 par jour. » En prenant deux cuillères et une frite sur son assiette, Gabriel

Rocha explique : « On travaille à deux. Il y en a un qui prend les pelles pour faire le trou » (il creuse sa salade avec les deux cuillères), « et l'autre s'occupe de l'arbre » (il plante fermement la frite dans sa salade). « L'opération prend environ sept secondes. »

C'est le troisième jour de la Conférence des Délégués Bayer pour la jeunesse et l'environnement, et je viens de suivre un cours intensif sur le reboisement de la Colombie. Le programme inclut des excursions de terrain, des exposés d'experts de l'environnement et des occasions de créer des réseaux d'entraide. Avec en plus, des travaux pratiques improvisés.

Sur fond de conversations multilingues, Luis Carlos Cármpiz Mercado, un autre Colombien, parle avec enthousiasme des formations d'égal à égal : « Pour un paysan, ce n'est pas facile d'accepter de changer sa manière de faire quand le conseil vient d'un technicien du gouvernement. Par contre, il fait confiance



à l'innovation si c'est un autre agriculteur qui lui en parle. Nous travaillons donc avec les cultivateurs, et le contact est aussi bénéfique pour nous que pour eux. »

C'est sur cela que comptent les organisateurs de la Conférence, qui se tient chaque année au mois de novembre au siège international de Bayer, à Leverkusen, en Allemagne. Les 48 délégués, décrits par Eric Falt, Directeur des communications du PNUE, comme étant « les chefs de file de l'environnement de demain », incluent des scientifiques, des étudiants en droit et en médecine, et des forestiers.

Pour eux, le voyage est l'occasion de découvrir de visu la protection moderne de l'environnement en Allemagne. C'est aussi l'occasion d'échanger des idées, des cartes et des projets avec leurs homologues d'autres pays. Michael Schade, Responsable chez Bayer de la politique d'entreprise et des relations avec les médias, a ouvert la Conférence en souhaitant la bienvenue à tous les délégués, en particulier à ceux venus du Viet Nam et de Malaisie – pays qui participent pour la première fois à la Conférence. « Nous espérons que vous passerez tous une excellente semaine », nous a-t-il dit, « et que vous profiterez des conseils de tous les experts qui vous entourent. Vous êtes des spécialistes. Profitez bien de nos expériences mutuelles. »

Dès le premier jour, les interventions, les exposés, les ateliers et les excursions se succèdent à un rythme soutenu. Malgré le décalage horaire, les délégués



Claire Hastings, jeune rédactrice TUNZA, rencontre la Déléguée Bayer pour la jeunesse et l'environnement Fika Fawzia (à gauche), étudiante à l'Université d'Indonésie.

« Quand j'avais douze ans, j'aidais un programme de réhabilitation des tortues sur l'île de Pramuka, au nord de Jakarta. Pour protéger les tortues caret des pêcheurs locaux qui les mangent ainsi que leurs œufs, nous ramassions les œufs, les faisons éclore et nous nous occupions des petits jusqu'à ce qu'ils puissent être relâchés dans la mer.

...Pour le moment, je travaille pour une organisation non-gouvernementale qui essaie de sensibiliser les étudiants en droit à la protection de l'environnement. En Indonésie, de nombreux problèmes sont liés à notre incapacité à faire respecter le droit environnemental, notamment en matière de permis d'exploitation minière et forestière. Il est donc très important de connaître la loi, et si les étudiants en droit ne s'intéressent pas à l'environnement, il faut que ce soit l'environnement qui s'intéresse à eux.

...La semaine des délégués Bayer à Leverkusen m'a vraiment fait réfléchir. La loi allemande sur l'information environnementale, par exemple, prouve à quel point une réglementation bien appliquée peut faire une grande différence. J'ai également été impressionnée par la gestion des ordures et des déchets. En Indonésie, la loi sur la gestion des déchets n'en est qu'au stade de projet, et en tant qu'étudiants en droit, nous essayons de faire avancer les choses...

... En matière de travail environnemental, il y a des avantages et des inconvénients à être une femme. En Indonésie, en tant que femme, il est plus facile de travailler avec des associations et des enfants. Mais en tant qu'homme, on a plus facilement accès aux responsables gouvernementaux et à ceux qui travaillent directement dans la protection de l'environnement. Cela ne veut pas dire qu'une fille ne peut pas s'entendre avec les autorités ou qu'un garçon ne peut pas travailler avec les associations, mais ce sont des rôles où ce facteur a son importance.

...Quoi qu'il en soit, nous devons tous travailler ensemble. La protection de l'environnement est notre but : on ne tape pas tout seul dans le ballon. On le passe à d'autres, qui marquent pour nous tous, et en fin de compte, toute l'équipe est gagnante. »

Claire Hastings



bombardent les intervenants de questions concernant la législation sur les brevets, la distribution équitable des ressources et le développement durable. Au cours du dîner, la conversation

repart sur les sujets abordés l'après-midi. « C'est bien beau de parler de développement durable », explique Manisha Ganeshan, géo scientifique de Mumbai. « Mais il est beaucoup plus difficile d'agir de manière durable. Même si nous disposons des ressources nécessaires, quand on n'a pas d'argent, c'est dur de créer les infrastructures indispensables. »

Manisha travaille sur la transformation en électricité de l'énergie géothermique provenant de sources chaudes. Elle apprécie beaucoup l'approche pratique adoptée par Bayer. « Je n'ai pas envie d'être enfermée toute la journée dans un laboratoire », confie-t-elle. « Je préfère me salir les mains. »

Le Brésilien Pedro Chaffe a été fasciné par les activités de département Sciences agricoles de Bayer. Lorsque la société développe de nouveaux engrais et pesticides, elle vérifie que les produits ne contaminent pas les sols et les nappes phréatiques. Pedro



considère que ces procédures et technologies seraient particulièrement utiles dans sa région où les eaux souterraines sont menacées par les produits chimiques utilisés par le terrain de golf local.

Après des matinées consacrées à la théorie et aux diaporamas, les délégués se rendaient sur le terrain pour découvrir la protection de l'environnement en action. Le programme municipal de recyclage des centres de gestion des déchets AVEA est impressionnant. Mais au moment où on lâche tout un conteneur de radios, Margaret Koli, la déléguée Kenyane, s'exclame : « Si on donnait tous ces postes à un Kenyan, il aurait vite fait de les réparer ou de s'en servir pour réparer autre chose ! »

Le dîner d'adieu commence et les conversations vont bon train. Sur un air de salsa, des danseurs en costumes nationaux évoluent autour de la salle ; on échange des adresses de courriel, on règle les détails des projets élaborés durant la semaine. Les problèmes environnementaux sont toujours présents dans les esprits, mais les délégués ont le sentiment qu'à force d'éducation et d'initiatives, rien n'est insurmontable.

En fin de compte, tout peut commencer avec deux simples cuillères !

# Les bâtisseurs de rêves

Les villes couvrent 2 % à peine des terres du monde mais elles abritent aujourd'hui la moitié de la population mondiale et consomment plus de 75 % de la totalité de nos ressources. D'ici 2030, elles accueilleront 2 milliards d'habitants supplémentaires. Il faut dès maintenant penser au paysage urbain : c'est crucial pour notre avenir.

## Un espoir pour les bidonvilles

Un milliard d'êtres humains vivent dans des bidonvilles – c'est-à-dire environ une personne sur six. Quand on pense « bidonville », on imagine la saleté, la misère et le désespoir. Pourtant, il arrive parfois qu'ils se transforment en lieux de dignité, d'innovation et d'espoir.

La plupart des habitants de bidonvilles ont quitté leur campagne souvent très pauvre en quête d'un emploi ou d'une vie meilleure. Ils ont installé leur cabane sur des terres qui n'intéressent pas les promoteurs qui les considèrent comme dangereuses, parce qu'elles sont situées sur des coteaux abrupts, des plaines inondables, au bord d'un canal ou d'un fleuve – ou dans le sillage d'usines polluantes. Quand le bidonville est perché à flanc de coteau, il risque le glissement de terrain. Quand il est dans une plaine, il peut être inondé.

Les habitants construisent leur abri avec tout ce qui leur tombe sous la main : terre, panneaux de plastique, carton – rarement en briques ou en blocs de béton. Pire encore, il est extrêmement rare

que le bidonville dispose d'eau propre ou d'une forme quelconque d'assainissement, ce qui provoque des maladies hydriques mortelles.

Les bidonvilles sont une catastrophe écologique et humanitaire. Les plus touchés sont ceux qui passent le plus de temps chez eux : les femmes et les enfants. Pourtant, aux quatre coins du monde, les habitants des bidonvilles ont montré que, lorsqu'on leur en donne la possibilité, ils sont capables d'améliorer considérablement leur logement et leurs perspectives d'avenir. Le Programme de liaison des bidonvilles, fondé par Himanshu Parikh, un ingénieur civil indien, est une de ces initiatives porteuses d'espoir.

Le Programme de liaison aide les populations des bidonvilles à obtenir les services de première nécessité et, comme son nom l'indique, il les met en contact avec d'autres communautés défavorisées. On pose des conduites d'eau et d'assainissement disposées en boucles afin d'égaliser la pression, et on construit des routes qui sont plus basses que les bâtiments voisins, de façon à ce que les eaux de pluie s'écoulent au lieu de stagner en mares attirant les moustiques et favorisant les maladies.

Des comités de quartier conseillent les urbanistes et les ingénieurs, habilitant ainsi les habitants et exploitant leur connaissance des lieux. Des salles des fêtes sont construites pour

## Une idée constructive

ALFREDO GERSAVA Jr, Délégué Bayer pour la jeunesse et l'environnement, a mis au point une technologie novatrice qui pourrait révolutionner les logements à bas coût dans ses Philippines natales.

Etudiant en génie civil, il était choqué par les quantités toujours plus importantes de déchets agricoles et par le manque de logements durables et abordables pour les pauvres des villages. Sa solution ? Les agglos à base de ciment et de balle de riz.

Au lieu d'utiliser du sable pour faire des agglos en ciment, il se sert de balle de riz – qui est le premier déchet agricole dans son pays. Moins chers à produire, ces agglos résistent au feu, à

## La renaissance du Bronx

« Qui aurait envie de se promener dans un quartier toxique ? » C'est la question que pose Majora Carter, qui a toujours vécu dans le South Bronx, à New York. Le quartier, qui abrite une des populations urbaines les plus pauvres des Etats-Unis, traite 40 % des déchets commerciaux de la ville de New York. On y dénombre quinze centres de traitement des déchets, quatre usines d'électricité et une usine d'épuration des boues. Les habitants du Bronx souffrent depuis longtemps d'asthme et d'autres maladies liées à la pollution – et ils ont tendance à se désintéresser de la vie du quartier.

En 2001, poussée par un projet qui prévoyait d'envoyer encore davantage de déchets municipaux dans son quartier, Majora Carter

– qui a le don de mobiliser les gens – a fondé Sustainable South Bronx. L'association veut redynamiser l'économie et l'environnement du quartier grâce à une urbanisation créative.

« Au lieu d'accueillir des usines d'électricité et des centres de traitement des déchets, les quartiers à faibles revenus devraient avoir droit à des parcs et à des parcours de santé, comme les autres communautés », explique-t-elle.

Le grand tournant s'est opéré le jour où elle a reçu l'accord pour l'aménagement d'un parcours de santé le long du fleuve du South Bronx. Le projet transformera des terrains pratiquement abandonnés en espaces verts indispensables. Ce sera sans doute tout bénéfique pour l'environnement comme pour la santé des habitants : lorsque ceux-ci disposeront d'espaces protégés, ils feront sûrement plus de sport.

Son organisation préconise également la création de toits verts. Couverts de terre et de plantes, les toits plats sont superbes et très utiles pour l'environnement. Ils sont très isolants, réduisant

permettre aux gens de se rencontrer et de participer à la vie du bidonville. « Les espaces verts font également partie intégrante des programmes d'amélioration », explique Himanshu Parikh, « et le taux de reprise des arbres plantés par les résidents est plus élevé que lorsque ce sont les services municipaux qui se chargent des aménagements. »

En reliant de cette manière 181 communautés, la ville d'Indore (dans l'Etat du Madhya Pradesh, au centre de l'Inde) a réussi à se doter de 360 kilomètres de routes nouvelles, de 300 kilomètres d'égouts et de 240 kilomètres de conduites d'eau, de 120 salles des fêtes et de plus de 120 000 arbres. Une étude de la Banque mondiale a révélé que le revenu des familles avait doublé, que les maladies mortelles avaient chuté de 90 % et que les sommes que les familles consacraient à l'amélioration de leur logement avaient été multipliées par dix.

« Quand on commence par installer des infrastructures de qualité dans les quartiers pauvres et qu'on les étend ensuite vers l'extérieur, on parvient à améliorer la ville toute entière », conclut Himanshu Parikh. « Le bidonville n'est plus alors un parasite, mais un lieu qui peut aussi être utile à ceux qui n'y vivent pas. »



AC Sales/PNUE/Topham

la pression et aux champignons. Tout en développant et en brevetant sa nouvelle technologie, il a commencé à montrer aux habitants de trois villages comment fabriquer eux-mêmes leurs agglos.

Les agglos ont déjà permis de bâtir 20 maisons abritant une centaine de personnes. Alfredo confie : « Je n'ai pas d'argent à donner aux pauvres, mais je peux leur transmettre mes idées, ma technologie et mon savoir-faire ! »

ainsi les dépenses énergétiques des immeubles, et ils favorisent la biodiversité, la faune trouvant soudain un habitat vert dans la jungle de béton. Les toits verts absorbent également l'eau de pluie, limitant le ruissellement et minimisant ainsi les risques d'inondation. Un mètre carré et demi seulement de toit recouvert d'une végétation de 40 centimètres de haut produit la même quantité d'oxygène qu'un arbre dont la canopée fait 5 mètres de diamètre.

Le succès de Majora Carter s'explique par sa volonté de lier la durabilité environnementale et la durabilité économique. Les habitants du South Bronx ne sont pas forcément des écolos purs et durs mais la plupart ont des modes de vie respectueux de l'environnement : ils ne possèdent pas de voiture, utilisent leur vélo, recyclent beaucoup et ont des niveaux de consommation durables.

Elle conclut : « Je veux que les habitants du quartier aient le droit de rêver et de faire des projets, pour le jour où l'air ne sera plus pollué, où ils auront des emplois sains, des enfants en bonne santé et des rues sûres. »



## QUELS SAUVAGES !



Terry Embury/PNUE/Topham

### LE LION

Le lion mâle est sans aucun doute impressionnant avec sa magnifique crinière – plus elle est fournie, plus il est viril –, mais c'est la femelle qui se charge de nourrir les petits. Les lionnes chassent en groupe : elles suivent furtivement leur proie avant de l'immobiliser d'un bond. Ensuite, elles appellent la troupe pour partager le festin, mais ne commencent à manger que lorsque les mâles adultes ont fini de se restaurer. Le « travail » du lion consiste à protéger la troupe : il patrouille son territoire, le marque de son odeur et le protège des intrus.

### LA MANTE RELIGIEUSE

La mante religieuse possède un appétit vorace : elle n'hésite pas à manger d'autres insectes et même de petits animaux. Il lui arrive aussi de grignoter la tête de son partenaire durant l'accouplement. Les scientifiques pensent qu'il s'agit d'une stratégie reproductive, dans la mesure où le mâle, mourant,



MR Padmaraju/PNUE/Topham

produit davantage de sperme. A moins que ce phénomène ne soit déclenché par les conditions artificielles prévalant en laboratoire. Une étude a montré que lorsqu'un couple restait seul dans le noir, il n'y avait pas de cannibalisme, juste une parade rituelle.

### L'HIPPOCAMPE

L'hippocampe est la seule espèce où le mâle porte les enfants et leur donne naissance. Après l'accouplement, durant lequel les queues s'enlacent dans une parade nuptiale qui peut durer plusieurs heures, la femelle dépose ses œufs dans la poche à couvain de son partenaire. Le mâle fertilise les embryons qu'il porte dans la poche durant deux à trois semaines, en leur fournissant l'oxygène et les nutriments nécessaires, et en ajustant la salinité pour les préparer à la vie en eau de mer. Lorsque la grossesse arrive à son terme, il expulse les minuscules hippocampes, qui sont indépendants dès la naissance.



Chris Bradford/PNUE/Topham

## Population mondiale

**Hommes**  
3,286 milliards  
50,34 %

**Femmes**  
3,242 milliards  
49,66 %

*Mais partout dans le monde, l'espérance de vie des femmes est plus large que celle des hommes...*

Espérance de vie	Hommes	Femmes
Monde	63,9	68,4
Amérique du Nord	75,3	80,6
Europe	69,9	78,3
Océanie	72,7	77,0
Amérique latine & Caraïbes	69,3	75,5
Asie	66,4	70,4
Monde arabe	66,1	69,4
Afrique	48,8	50,2

*Pourtant, cet équilibre général de la population ne se retrouve pas au niveau décisionnel, que ce soit dans le domaine de l'environnement, de l'économie ou de la santé. Depuis soixante ans, le nombre de femmes parlementaires a quadruplé à l'échelle mondiale, mais aujourd'hui encore, il n'y a qu'une femme pour cinq hommes parmi les élus.*

Pourcentage de parlementaires femmes	
Régions développées	21,1
Régions en développement	15,3
Amérique latine & Caraïbes	20,4
Asie de l'Est	19,5
Afrique subsaharienne	16,2
Asie du Sud-Est	15,8
Asie du Sud	12,8
Asie de l'Ouest	7,6
Afrique du Nord	7,0
Océanie	3,2

# LE TRAVAIL DES FEMMES



**20h00** Elle s'endort

**19h00-19h30** Elle couche les enfants et se repose

**16h30-19h00** Elle se rend à la rivière pour se baigner et laver les vêtements, elle prie, prépare le repas et fait manger sa famille, et nettoie la maison

**16h00-16h30** Elle coupe du bois pour la cuisinière et le remporte chez elle

**14h00-16h00** Elle retourne dans le champ accompagnée de ses enfants et se remet au travail

**11h30-14h00** Elle rentre chez elle, accueille les enfants qui rentrent de l'école, prie, prépare le repas qu'elle sert ensuite à sa famille, fait le ménage et se repose

## Les cadres

*Toutes nos activités ont un impact sur l'environnement. Nombreux sont ceux qui pensent que les femmes se préoccupent plus du monde qui les entoure que les hommes. Certains considèrent que si l'équilibre naturel hommes-femmes se retrouvait dans les affaires, l'industrie et les professions libérales, et si les salaires des femmes étaient plus élevés, les problèmes environnementaux seraient pris plus au sérieux.*

*Dans le monde entier, la proportion de femmes travaillant dans les secteurs*

*non agricoles est en augmentation mais elle varie encore considérablement d'une région à l'autre.*

### Pourcentage de femmes employées dans l'industrie et les services

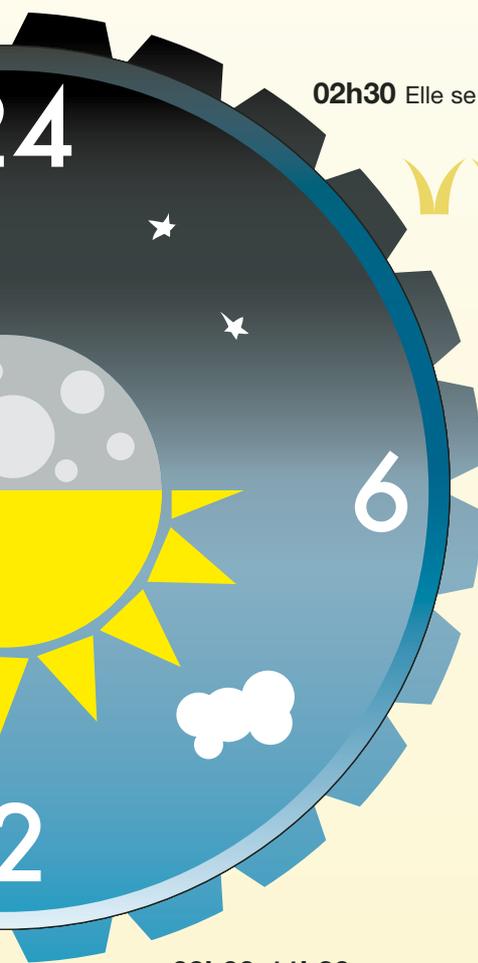
Régions développées	46,4
Amérique latine & Caraïbes	43,2
Asie de l'Est	41,2
Asie du Sud-Est	38,8
Océanie	37,3
Afrique subsaharienne	35,0
Afrique du Nord	20,3
Asie de l'Ouest	20,1
Asie du Sud	17,2

*Et la proportion de travailleurs femmes varie encore plus d'un pays à l'autre...*

### Pourcentage de femmes cadres/techniciennes

Lituanie	70
Philippines	62
Namibie	55
Canada	54
Japon	46
Mexique	40
Arabie saoudite	31
Pakistan	26
Yémen	15

# Une journée dans la vie d'une agricultrice indonésienne



**02h30** Elle se lève

**02h30-04h00** Elle se rend à pied dans le jardin d'hévéas et commence à saigner les arbres

**04h00-05h00** Elle fait une pause sur place

**05h00-06h00** Elle recueille le latex et le transforme en pavé

**06h00-09h00** Elle rentre chez elle, lève les enfants, prie, prépare le petit déjeuner et le sert à sa famille, envoie les enfants à l'école, fait la vaisselle et le ménage et se repose

**09h00-11h30** Elle se rend à pied au champ et désherbe les cultures



*A l'heure actuelle, la majorité des femmes n'ont pas les mêmes opportunités en matière d'éducation que les hommes, et elles sont donc moins nombreuses à savoir lire et écrire. La situation est en train d'évoluer dans le bon sens, mais dans la plupart des régions, il reste beaucoup à faire pour qu'elles aient accès à l'enseignement secondaire.*

	% sachant lire et écrire masc./fém.	% enseignement secondaire masc./fém.
Monde	87/77	68/64
Europe et Asie centrale	99/96	95/90
Asie de l'Est & Pacifique	95/88	69/68
Amérique latine & Caraïbes	91/89	84/90
Moyen Orient & Afrique du Nord	77/57	71/63
Afrique de l'Est & australe	70/56	32/28
Asie du Sud	71/46	54/44
Afrique de l'Ouest et centrale	69/48	39/29
Afrique subsaharienne	70/53	33/26

*Dans certaines régions, surtout en Afrique, le VIH est plus courant chez les femmes que chez les hommes, ce qui les empêche d'exercer une activité économique et de s'occuper de leurs enfants – et de leur environnement.*

(sélection de pays)	% hommes	% femmes
Zimbabwe	15,6	25,0
Cameroun	4,1	6,8
Rwanda	2,7	3,4
Ghana	1,6	3,0
Pap. Nouv. Guinée	1,4	2,2
Fédération russe	1,7	0,5
Inde	1,3	0,5
Brésil	0,7	0,4
Suisse	0,6	0,3
Colombie	0,9	0,3
Liban	0,2	0,1

*Pourtant, ces activités sont directement liées à l'environnement – bois coupé pour alimenter les cuisinières, culture ou achat des denrées alimentaires, eau utilisée pour les lavages ou la consommation, éducation des enfants à la maison. Si on reconnaissait l'importance des femmes et si on les incitait à répandre les bonnes pratiques environnementales, la différence pourrait être vitale.*

Sources : Rapport du FNUAP sur l'état de la population mondiale 2006 ; Indicateurs ODM DSNU ; Feuille d'information FAO : Femmes, agriculture et sécurité alimentaire ; WRI Rapport 2005 sur les ressources mondiale ; PNUD Rapport 2006 sur le développement humain ; Banque mondiale ; UNESCO.

*Mais les salaires potentiels des femmes dans les affaires, l'industrie et les professions libérales continuent à être inférieurs à ceux des hommes – même lorsqu'elles effectuent le même travail qu'eux...*

Salaires des femmes en % de ceux des hommes	
Kenya	90
Suède	83
Chine	67
Turquie	61
Belgique	50
Bolivie	46
Nigeria	43
Malaisie	40

*Et d'innombrables tâches effectuées par les femmes – garde des enfants, ménage, cuisine, etc. – continuent à ne pas être reconnues comme ayant une productivité économique.*

Pourcentage du travail des femmes non reconnu		
<b>En ville</b>	Colombie	76
	Népal	75
	Venezuela	70
	Indonésie	65
<b>A la campagne</b>	Philippines	71
	Bangladesh	65
	Guatemala	63
	Kenya	58

# Pas de retraite



Xiaoxin He/ARC



Van, Hlek Sopheap/ABE



José Nicolae/Nazca Pictures

On considère souvent que les personnes qui entrent dans une communauté religieuse se retirent du monde. Pourtant, de plus en plus de nonnes et de moines s'engagent dans la protection de notre planète.

En juillet 2006, un nouveau temple taoïste à vocation environnementale a ouvert ses portes sur la montagne sacrée de Taibaishan, dans la province du Shaanxi en Chine. Remplaçant l'édifice que les nonnes et les moines avaient perdu durant la Révolution culturelle, ce temple fait également office de maison de l'environnement.

Les taoïstes considèrent que tout en ce monde est composé de deux forces primaires ou énergies, qui sont opposées mais interdépendantes : le yin, symbolisé par l'eau, correspond à la nuit, à l'obscurité et à l'énergie féminine ; le yang, symbolisé par le feu, est masculin et correspond au jour. Lorsque les deux éléments sont en harmonie, ils produisent l'énergie vitale.

Le respect de cet équilibre empêche les taoïstes d'exploiter la nature, et les enjoint à respecter celle-ci et à s'en inspirer. Le nouveau temple – construit en partenariat avec l'Alliance des religions et de la conservation (ARC) et le WWF, le Fonds mondial pour la nature, – s'est donné pour mission de sensibiliser les visiteurs à l'environnement, en se fondant sur cette philosophie d'équilibre.

Et il existe de nombreuses autres communautés religieuses du monde qui ne se contentent pas d'une vie de prière et d'étude mais œuvrent aussi pour le bien de la Terre. « La plupart des congrégations religieuses ont été fondées pour donner une considération morale à des personnes marginalisées dans la société », explique Mary Bilderback, membre de ROW (Religious on Water), organisation de sœurs catholiques américaines concernées par la protection de l'environnement. « Nous savons maintenant que toute création est digne de considération morale. »

ROW est né en 1999 du regroupement de six com-

munités religieuses étudiant ensemble la dynamique des marées et les problèmes côtiers – ainsi que le rôle pouvant être joué par la foi dans les initiatives écologiques.

« L'avenir de l'eau déterminera celui des êtres humains et des communautés terrestres dans lesquelles nous vivons et prions », a déclaré la sœur de charité Carol Johnston. Avec le groupe écologiste Clean Ocean Action, ROW a recueilli des milliers de signatures demandant la mise en place d'une législation protégeant la côte du New Jersey et empêchant la pollution de ses eaux.

De l'autre côté du monde, dans tout le Cambodge, des membres de Sangha, une communauté bouddhiste de nonnes et de moines, viennent de fonder l'Association des bouddhistes pour l'environnement, qui œuvre pour la protection des forêts, de la faune et des terres humides, et d'autres ressources naturelles.

Cette association construit des systèmes de gestion de l'eau, installe des composteurs et plante et entretient des arbres et des potagers. Parce qu'elles respectent les nonnes et les moines, les populations sont prêtes à modifier leurs habitudes néfastes pour l'environnement.

En France, les sœurs orthodoxes de la communauté de Solan n'hésitent pas à se salir les mains. Leurs 10 hectares de forêts sont plantés de vignes et de vergers qu'elles gèrent de manière durable. Elles ont coupé certains arbres et en ont planté de nouveaux, de sorte que la forêt compte des espèces à divers stades de leur développement. Celle-ci permettra ainsi de couvrir les besoins énergétiques futurs de la communauté. Les nonnes se sont donné pour but d'atteindre l'autosuffisance énergétique et alimentaire, en pratiquant une agriculture bio et en utilisant l'énergie du bois et du soleil.

Autant de modes de vie qui montrent que la foi et l'écologie peuvent vivre en harmonie comme le yin et le yang !



# Penser à tout

BARBARA KINGSOLVER, biologiste, journaliste et auteur, excelle dans l'art de conter des histoires. Ses romans sont peuplés de personnages dynamiques, mis en scène dans des lieux qui frappent l'imagination. Barbara Kingsolver est très préoccupée par les problèmes d'environnement. Depuis l'université, elle a toujours œuvré pour la justice environnementale et travaillé sur des projets de conservation. Mère de deux filles, elle vit

aujourd'hui avec son époux et ses enfants dans une exploitation agricole où elle cultive des légumes bio et fait des fromages. Ce qui ne l'empêche pas de militer dans des associations de protection de l'environnement qui font pression sur les autorités locales et nationales, et d'être aussi, bien sûr, un auteur prolifique. TUNZA l'a rencontrée et l'a interrogée sur ses romans, son engagement, sa vie familiale et l'avenir de la planète.



Steven L Hopp

**Q** *Vous aviez fait des études de biologie. Qu'est-ce qui vous a poussée, en fin de compte, à vous tourner vers le roman ? Vous auriez pu choisir une voie plus factuelle, comme le journalisme...*

**R** J'ai toujours adoré les histoires : en lire, en raconter, essayer de les comprendre. Les gens lisent les journaux pour s'informer. Dans les romans, ils cherchent une certaine sagesse. La biologie m'a aidée à comprendre le monde. Et mes romans me permettent de distiller certaines choses que j'ai fini par comprendre et par croire. Je les formule d'une façon qui touche le cœur du lecteur.

**Q** *La plupart de vos personnages principaux sont des femmes à forte personnalité. Pensez-vous que les femmes ont une vision bien particulière de la manière dont on doit s'occuper de la Terre ?*

**R** A travers le monde, les femmes sont toutes différentes. Les personnages féminins de la littérature, s'ils sont crédibles, sont donc tout aussi variés et tout aussi originaux. Dans mes romans, les femmes sont tour à tour faibles, fortes, vaniteuses, cyniques ou ridicules. Mais celles qui l'emportent sont celles avec lesquelles la lectrice s'identifie le plus – dans les faits, en théorie ou à l'avenir.

**Q** *Dans quelle association environnementale militez-vous en ce moment ? Quels sont les problèmes qui vous inquiètent le plus actuellement ?*

**R** Je participe à des activités environnementales à l'échelle nationale et internationale, dans mon Etat, dans mon quartier et chez moi. D'une certaine façon, il s'agit de la même démarche : la prise de conscience que mes semblables et moi-même utilisons une trop grande partie des ressources mondiales limitées,

produisons trop de déchets, accumulons une dette que d'autres devront payer. Quand je discute avec des dirigeants sur le besoin urgent de réduire notre utilisation de combustibles fossiles ou quand je rappelle à mon ado qu'elle doit se lever à temps pour prendre le car scolaire, parce que si tous les jeunes se font conduire en voiture par leurs parents, on gaspille de l'énergie, c'est la même démarche. Nous sommes tous concernés.

**Q** *Vos histoires se déroulent dans des endroits bien précis : le Congo dans Les yeux dans les arbres, les Appalaches dans Un été prodigue, l'Arizona dans L'arbre aux haricots. Votre sentiment d'appartenir à un endroit explique-t-il votre militantisme ?*

**R** Comme c'est le cas pour tous les animaux, la santé des êtres humains dépend de celle de son lieu de vie et de sa chaîne alimentaire. Chacun de nous est lié à l'endroit où il mange, boit, respire, donne ses déchets à traiter et expulse d'autres créatures pour s'installer. La première étape vers un mode de vie responsable consiste à prendre conscience de ces liens.

**Q** *Le fait d'être mère avec deux filles a-t-il changé vos rapports à l'environnement ?*

**R** Avant d'avoir des enfants, l'avenir de l'humanité m'inquiétait de manière abstraite, un peu comme un film d'horreur. Maintenant, le sujet peut me

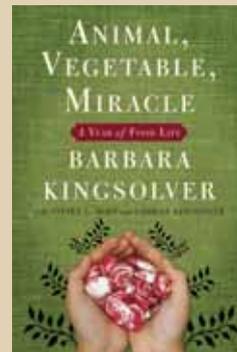
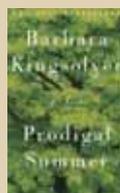
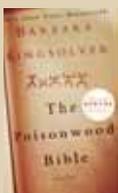
tirer des larmes. Depuis que je vois mes filles grandir sur une planète fortement abîmée, je suis obligée de m'intéresser vraiment aux problèmes cruciaux comme celui du réchauffement mondial et de m'y attaquer sérieusement.

**Q** *Pouvez-vous nous parler de votre prochain livre Animal, Vegetable, Miracle ?*

**R** Près de la moitié des combustibles fossiles que nous brûlons en Amérique sont utilisés dans l'agroalimentaire pour produire d'énormes quantités de nourriture, et expédier et recevoir des denrées des quatre coins du monde. Cette situation ne pourra pas durer indéfiniment. En famille, nous avons voulu voir si nous pouvions manger correctement en consommant uniquement les produits de notre jardin et ceux des fermes voisines. C'est cette expérience que nous relatons dans notre prochain livre : *Animal, Vegetable, Miracle: A Year of Food Life*. (Animaux, légumes, miracle : une année de vie alimentaire).

**Q** *A votre avis, comment les jeunes peuvent-ils vraiment faire avancer les choses en matière de conservation ?*

**R** En pensant à tout ce qu'ils utilisent : électricité, papier, aliments, eau, oxygène. D'où viennent ces produits ? Qu'a-t-on détruit pour les fabriquer ? A partir du moment où nous comprendrons combien nos ressources sont précieuses et limitées, nous les protégerons en vivant de manière plus durable.



## Spécificités hommes-femmes :

Vérifie tes connaissances.

1. Sur 1,2 milliard de personnes vivant avec moins de 1 dollar par jour, quel est le pourcentage de femmes ?

- a. 50 %
- b. 60 %
- c. 70 %
- d. 80 %

2. De combien de décès la pollution intérieure provoquée par les foyers ouverts ou les fourneaux qui fument est-elle responsable chaque année ?

- a. 1,2 million
- b. 1,5 million
- c. 1,9 million
- d. 2 millions

3. En Afrique subsaharienne, de quel pourcentage de la production alimentaire des ménages les femmes sont-elles responsables ?

- a. 20-30 %
- b. 40-50 %
- c. 60-70 %
- d. 70-80 %

4. Chaque année, combien de jeunes filles âgées de 15 à 19 ans donnent-elles naissance à un enfant ?

- a. 10 millions
- b. 18 millions
- c. 14 millions
- d. 20 millions

5. Dans quel pays les femmes détiennent-elles le plus haut pourcentage de sièges parlementaires ?

- a. Norvège
- b. Canada
- c. Belgique
- d. Suède

6. A l'échelle mondiale, quel est le pourcentage de fillettes **non** scolarisées ?

- a. 1 sur 3
- b. 1 sur 4
- c. 1 sur 5
- d. 1 sur 6

7. Sur les 900 millions d'analphabètes que compte le monde, combien sont des femmes ?

- a. 300 millions
- b. 600 millions
- c. 400 millions
- d. 800 millions

8. Quel est le pays d'Amérique du Sud possédant le taux le plus élevé de filles faisant des études secondaires ?

- a. Chili
- b. Bolivie
- c. Surinam
- d. Argentine

Réponses : 1. c, 2b, 3d, 4c, 5d, 6c, 7b, 8c

## Des femmes exceptionnelles

Chaque année, dans le cadre de son prix des Champions de la Terre, le PNUE récompense les dirigeants hommes et femmes ayant contribué de manière exceptionnelle à la protection de l'environnement. Parmi les femmes déjà primées, citons Julia Carabias Lillo, ancienne ministre mexicaine de l'Environnement, qui a coordonné un programme de développement au sein des communautés rurales pauvres ; Sheila Watt-Cloutier, militante à la tête de la communauté Inuit qui fait campagne contre l'impact du changement climatique sur l'Arctique et sur les modes de vie traditionnels de la région ; Massoumeh Ebtekar, la première femme vice-présidente d'Iran, qui a favorisé la protection de la vie marine dans le golfe Persique et lutté contre la pollution atmosphérique à Téhéran ; et la regrettée Rosa Elena Simeón Negrín qui, alors qu'elle était ministre cubaine des Sciences, de la Technologie et de l'Environnement, a réussi à sensibiliser les Cubains aux problèmes d'environnement.

L'Organisation des femmes pour l'environnement et le développement (WEDO) – fondée en 1990 par Bella Abzug, ex membre du Congrès des Etats-Unis, et par la journaliste féministe Mim Kelber pour réunir les femmes dans le cadre de conférences et d'initiatives internationales – a également été désignée Championne de la Terre du PNUE. En 1992, par exemple, la WEDO avait réuni plus de 1500 femmes venues de plus de 80 pays pour faire en sorte que les droits des femmes et l'égalité des sexes soient portés à l'ordre du jour officiel de la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement (CNUED). L'organisation prouvait ainsi que l'union des femmes fait véritablement leur force.

Pourtant, les initiatives individuelles restent cruciales. Partout dans le monde des femmes luttent quotidiennement pour la protection de leur environnement. Beaucoup sont des héroïnes méconnues. Voici encore quelques femmes qui forcent le respect.

### Aila Keto

Si Aila Keto n'était pas intervenue, près de 3 millions d'hectares de forêt ombrophile du Queensland, en Australie, auraient été déboisés ou menacés. Sa passion pour la forêt remonte sans doute à son enfance passée sur une exploitation de canne à sucre proche d'une région boisée. Devenue scientifique, elle a consacré ses recherches à la conservation et a cofondé, en 1982, la Société de protection des forêts ombrophiles du Queensland, qui est aujourd'hui la Société australienne de protection des forêts ombrophiles, dont elle est toujours présidente.

A la tête de cette organisation, elle a réussi à obtenir trois inscriptions au Patrimoine mondial dans le Queensland, notamment pour 1,5 million d'hectares de terres dans les tropiques humides. En 1994, elle a participé à l'obtention de l'arrêt complet du déboisement des terres publiques de l'Etat. Cinq ans plus tard, elle aidait à conclure un accord historique entre l'industrie du bois, le mouvement en faveur de la conservation et les autorités locales, préservant ainsi 1,25 million d'hectares de forêts de

Becklectic/Flickr.com





De gauche à droite : Bella Abzug (WEDO) ; Aila Keto (Keith Scott/Australian Rainforest Conservation Society) ; Olya Melen (Goldman Environmental Foundation) ; Rahat Najam (WWF-Pakistan) ; Libia Grueso (David Lent/Goldman Environmental Foundation) ; Julia Bonds (Goldman Environmental Foundation) ; Lucy Mullenkei (MADRE).

feuillus. Elle est également lauréate du prix du Palmarès mondial des 500 décerné par le PNUF.

### Olya Melen

Olya Melen, avocate ukrainienne de vingt-six ans, a montré qu'en matière de lutte pour l'environnement, ce sont la passion et le courage qui comptent vraiment.

Il y a deux ans, alors qu'elle travaillait pour l'organisation Environnement-Population-Législation, le Gouvernement ukrainien a prévu de creuser un canal permettant aux grands navires de transiter entre la mer Noire et le Danube. Ce canal devait traverser le cœur du delta du Danube – un réseau de lacs et de rivières couvrant près d'un million d'hectares – répertorié comme étant une zone humide Ramsar d'importance internationale, un site du Patrimoine mondial de l'UNESCO et une réserve de biosphère.

Montrant que le canal aurait des conséquences néfastes considérables sur l'environnement, Olya Melen s'est opposée à la tentative faite par le Gouvernement pour abolir le statut de zone protégée du delta. Le juge a alors décidé que l'évaluation de l'impact environnemental du projet était insuffisante.

Malgré cette victoire, la première phase de construction du canal avait commencé. Heureusement, le nouveau Gouvernement a décidé de geler le projet. Pourtant, le delta n'est pas encore sauvé : le président Viktor Yushchenko a déclaré qu'il voulait que le canal se fasse.

### Rahat Najam

Depuis plus de dix ans, Rahat Najam se bat pour protéger les terres humides du Pakistan. C'est un combat inhabituel dans cette région, en particulier parce qu'il est mené par une femme. Elle travaille aujourd'hui pour le WWF-Pakistan.

Comme au Pakistan ce sont les femmes qui se chargent de la collecte de l'eau, Rahat Najam a décidé de les sensibiliser à l'importance des terres humides. Elle a également effectué des recherches sur les oiseaux d'eau en tant qu'indicateurs des niveaux de pollution. Grâce à elle, trois terres humides ont obtenu le statut Ramsar conféré aux zones humides d'importance internationale : le delta de l'Indus qui est le cinquième delta le plus large du monde, où se trouvent de grandes forêts de palétuviers ; le Rann du Kutch, une zone désertique inondée de manière saisonnière par les marées et les pluies de mousson, qui abrite de nombreuses espèces d'oiseaux ; et le complexe de zones humides du désert Deh Akro-II, une réserve de faune située dans un ensemble de dunes de sable et de lacs permanents. Ces trois régions représentent plus d'un million d'hectares protégés.

### Libia Grueso

Les jungles de la côte pacifique de Colombie abritent plus d'espèces d'amphibiens et d'oiseaux que nulle part ailleurs sur Terre – ainsi que 3,5 millions d'Afro-Colombiens pauvres, qui ont la malchance d'être pris entre les étau du développement industriel et de l'agriculture, de la guerre civile, de l'exploitation minière et du déboisement. Chaque année, jusqu'à 80 000 hectares de forêts ombrophiles sont détruits.

C'est dans ce contexte qu'est né le PCN (Process of Black Communities), dont l'assistante sociale Libia Grueso est la cofondatrice. Le mouvement se bat pour les droits des Afro-Colombiens et pour la protection de l'environnement.

Dans un pays aussi explosif que la Colombie, il est dangereux de prendre la tête d'une organisation de ce genre : il n'est pas rare

que ceux qui militent en faveur du développement durable soient assassinés. Pourtant, Libia Grueso et ses camarades ont aidé la communauté afro-colombienne à obtenir les droits territoriaux de près de 2,5 millions d'hectares. Depuis, le PCN a réussi à s'opposer à des plantations de palmiers à huile, à des déboisements et à la crevetticulture industrielle, néfaste pour les mangroves traditionnelles.

Le mouvement favorise l'agriculture traditionnelle et aide les populations à atteindre l'autosuffisance.

### Julia Bonds

Le jour où son petit-fils de six ans a retiré des quantités de poissons morts d'une rivière polluée par l'extraction minière dans la Coal River Valley de l'Ouest de la Virginie, Julia Bonds a décidé qu'il était temps de faire quelque chose. Aujourd'hui, elle dirige Coal River Mountain Watch, organisation qui lutte contre les effets dévastateurs des explosifs utilisés pour accéder aux filons de charbon des Appalaches. Les explosions remplissent l'air de fines particules qui provoquent des maladies respiratoires et polluent l'eau avec de l'arsenic, du mercure et du plomb. Les débris des sommets ayant subi des explosions ont enseveli 1 600 kilomètres de rivières et plus de 120 000 hectares de forêts. Et les inondations sont beaucoup plus fréquentes depuis que la couche arable et la végétation ont disparu.

Julia Bonds passe désormais son temps à surveiller les activités des sociétés minières, à représenter les communautés vivant à proximité des mines et à dénoncer les dangers associés à l'exploitation minière. Souvent menacée, elle a aidé à obtenir la suspension des activités d'une mine polluante et la protection des communautés face aux explosions. Comme Olya Melen et Libia Grueso, elle a reçu un prix Goldman de l'environnement.

### Lucy Mullenkei

Journaliste kenyane et responsable d'une section militante, Lucy Mullenkei est la porte-parole des populations indigènes pré-occupées par leur environnement. Elle dirige le Réseau d'information indigène de Nairobi qui, deux fois par an, publie *Nomadic News*, magazine qui rapporte les inquiétudes des chasseurs-cueilleurs, nomades et autres peuples indigènes d'Afrique. Il organise des rencontres qui permettent à ces populations d'échanger des informations et de décider ensemble de la position à adopter dans les conférences internationales, et coordonne des ateliers sur la conservation de la biodiversité et des connaissances traditionnelles.

Clyde H Smith/Still Pictures





## www.unep.org/women\_env

Si tu veux en savoir plus sur les femmes qui militent pour la protection de la planète, il te suffit de consulter le nouveau site du PNUÉ consacré aux femmes qui s'engagent pour l'environnement ([www.unep.org/women\\_env](http://www.unep.org/women_env)). Lancé à l'occasion de la Journée internationale des femmes, le 8 mars 2006, le site rend hommage à toutes celles qui se battent au quotidien pour le développement durable, et il constitue également un excellent outil pour les réseaux. Il regroupe déjà 199 femmes de 49 pays aux parcours très divers, comme Viveka Bohn, ambassadrice suédoise de l'Environnement ou Chan Eng Heng, scientifique qui est à la tête de projets locaux

de conservation des tortues marines en Malaisie. Le site comprend également des femmes qui se sont impliquées très jeunes, comme SAR la Princesse Basma bint Ali de Jordanie, fondatrice de nombreuses organisations non gouvernementales environnementales, qui a été élue Héroïne de la Planète par *Time Magazine*, et la militante canadienne Severn Cullis-Suzuki, qui s'exprima au nom des jeunes lors du Sommet « planète Terre » de Rio en 1992.

Le PNUÉ souhaite faire du site un annuaire très complet, et de nouveaux noms sont constamment étudiés. Si tu penses qu'une personne qui n'est pas sur la liste mériterait d'y figurer, tu peux utiliser le formulaire du site pour proposer son nom. Et tu peux même proposer ta propre candidature !

# Des cultures de rêve

*Renny Turangga, Déléguée Bayer pour la jeunesse et l'environnement, raconte comment un groupe de jeunes a réussi à améliorer les méthodes agricoles de leur communauté en Indonésie.*

« Quand mon père était jeune, les carottes étaient délicieuses, mais après avoir utilisé des produits chimiques pendant des années, elles n'avaient plus de goût. Nous essayons donc d'obtenir des carottes de rêve : saines et goûteuses » expliquent Winarto et Suayatmi, qui appartiennent à un tout nouveau groupe d'agriculteurs bio de Java Est en Indonésie.

Comme la plupart des cultivateurs du village de Wonomulyo, Suayatmi, 21 ans, utilisait des engrais et des pesticides. Mais elle

s'inquiétait de leurs effets néfastes sur la santé des enfants et de leur impact à long terme sur les terres cultivées. Lorsque des bénévoles du mouvement Gerakan Peduli Sekitar Kita sont venus dans son village pour parler des avantages de l'agriculture bio, Suayatmi et 15 autres jeunes cultivateurs ont décidé de se lancer dans l'aventure. Ils ont baptisé leur groupe « Taruna Tani Bukit Hijau », ce qui signifie « Groupement des cultivateurs de la vallée verte ».

Suayatmi et la secrétaire Mismiati, 14 ans, sont les deux seules femmes du groupe, mais elles jouent un rôle important de modèle. A Wonomulyo, la plupart des femmes se marient avant 18 ans et arrêtent leurs études pour cultiver la terre avec leur mari. Ni Suayatmi ni Mismiati ne sont mariées, et elles veulent prouver au reste du village que les femmes peuvent faire évoluer bien des choses. Elles espèrent que leur rôle au sein du groupe encouragera d'autres cultivatrices à s'y joindre.

Bravant les moqueries d'autres cultivateurs qui pensaient que les engrais et pesticides bio étaient une perte de temps et d'argent, Taruna Tani Bukit Hijau s'est lancé dans la culture de carottes bio. Finalement, des cultivateurs plus âgés (en général des parents des membres du groupe), convaincus par l'enthousiasme et la sincérité des jeunes, les ont aidés en leur prêtant des terres et en leur donnant un coup de main.

Lorsque les premières carottes ont été déterrées, tout le monde a applaudi. L'expérience avait pris du temps, mais les carottes bio se sont vendues plus chères que les carottes classiques. Certaines ont servi à faire des frites, d'autres des sucreries.

Sur les terres agricoles montagneuses de Java Est, les tracteurs et autres machines sont rares. On travaille la terre à la binette, à la pelle et à l'huile de coude, car les cultivateurs sont constamment obligés de monter et descendre des pentes pratiquement verticales. Les épouses se joignent à leur mari, et les couples travaillent ensemble pour gagner de quoi nourrir la famille et envoyer les enfants à l'école.

On ne s'improvise pas agriculteur bio : le mouvement Gerakan Peduli Sekitar Kita organise donc des séminaires pour les jeunes agriculteurs sur des sujets comme la fabrication d'engrais bio et la manière de mettre en œuvre ce nouveau type de culture.

Taruna Tani Bukit Hijau poursuit ses essais pour obtenir les produits bio les meilleurs et les plus sains. Le groupe a prévu de se lancer dans les choux et les oignons bio. Les jeunes savent qu'ils ont encore du chemin à faire, mais ils s'accrochent à leurs rêves.



Renny Turangga

# La nouvelle cuisine

**T**out le monde mange pour vivre, mais ce sont presque toujours les femmes qui cuisinent. Dans les pays pauvres, cette tâche est généralement longue, laborieuse et dangereuse.

Tout d'abord, il faut aller chercher le combustible – bois, plantes, déjections animales ou charbon de bois – qui sert de source d'énergie à 2,5 milliards de personnes à travers le monde. Cela nécessite souvent de passer plusieurs heures à transporter de lourdes charges. Ce combustible sert principalement à cuire les aliments, et il représente 85 % de l'énergie brûlée dans les logements des pays en développement. Il contribue souvent au déboisement.

Une fois le feu allumé, la fumée toxique – qui contient un cocktail de produits chimiques mortels – s'accumule dans les locaux mal ventilés, provoquant des cancers, des maladies respiratoires et des problèmes oculaires. Quelque 2 millions de gens – principalement des femmes et des enfants – meurent chaque année suite à des inhalations toxiques.

L'énergie renouvelable peut résoudre le problème. Les cuisinières solaires qui concentrent les rayons du soleil ont été inventées en 1767, mais ce n'est que depuis peu qu'on s'y intéresse vraiment. Un demi-million de cuisinières de ce type sont déjà utilisées en Chine, en Asie du Sud et en Afrique. Grâce au soleil, une cuisinière solaire de type boîte peut, en 45 minutes, cuire suffisamment de riz pour une famille de cinq personnes. Au Kenya, on fabrique des cuisinières à panneaux solaires pour deux dollars à peine, et en Inde, on construit des cuisinières boîtes à partir de carton recyclé. Et le plus formidable, c'est qu'elles ne produisent pas de fumées nocives.

L'idée de mélanger de la bouse de vache, des effluents d'égout, de l'eau et du compost peut paraître ridicule à certains habitants des pays développés, mais pour les pauvres, c'est une façon de tirer parti de toutes les ressources dont ils disposent.



B Rajan Babu/PNUJ/Topham

Des citernes spécialement conçues, fermées hermétiquement et qu'on remue de temps en temps, produisent du biogaz (70 % de méthane et 30 % de dioxyde de carbone) pour cuisiner, et un sous-produit qui se révèle être un excellent compost pour les potagers et les champs. Un million de Népalais utilisent quotidiennement le biogaz, qui brûle proprement – sans effet de serre – et qui est plus sûr qu'un foyer ouvert, puisque la cuisinière est éteinte lorsqu'on ne s'en sert pas.

Dans les pays chauds, quand on n'a pas de réfrigérateur, la conservation des aliments pose un vrai problème. La déshydratation permet d'y remédier : en séchant les fruits et légumes, on peut les conserver à la maison pendant des mois. Pour les utiliser, il suffit de les réhydrater. Des scientifiques indiens essaient d'exploiter la géothermie pour accélérer la déshydratation : la chaleur et la vapeur qui s'échappent naturellement des fentes de l'écorce terrestre sont envoyés vers des exploitations agricoles, augmentant la chaleur solaire. Les populations peuvent alors consommer leurs produits toute l'année et vendre les surplus.



*Elissa Smith,  
Conseillère jeunesse  
Tunza pour  
l'Amérique du  
Nord, raconte  
comment elle a  
commencé à  
s'engager dans*

*la protection de l'environnement.*

**L**e lac Erie ne gèle plus totalement comme c'était le cas lorsque j'étais enfant et que j'habitais dans la région des Grands lacs au Canada. Les vergers de mon père et les érables de ma mère près des Chutes du Niagara ne sont plus aussi productifs qu'avant. Les arbres souffrent de la chaleur, de nouveaux ravageurs migrent vers le nord et la saison productive est en train de changer. C'est cette expérience personnelle du changement climatique qui me pousse à continuer à le combattre.

## L'ENGAGEMENT TUNZA

C'est au lycée que j'ai commencé à m'intéresser à l'environnement. J'ai essayé d'apprendre un maximum de choses et de vivre le plus durablement possible. Ensuite, j'ai milité au niveau national en participant à des campagnes environnementales. Mon objectif principal était de renforcer le mouvement canadien en faveur du climat, en augmentant la participation des jeunes au processus de décision.

Finalement, je me suis retrouvée présidente du Réseau environnemental de jeunes Canadiens, qui représente plus de 300 associations de jeunes, et présidente de la Sierra Youth Coalition.

De là, je me suis intéressée à la situation mondiale et j'ai profité de l'occasion qui m'était donnée de représenter la jeunesse canadienne à plusieurs conférences des Nations Unies, en parti-

culier à la Commission des Nations Unies sur le développement durable.

Je suis toujours présidente de la Sierra Youth Coalition, la plus grande organisation à but non lucratif environnementale de jeunes du Canada, et je suis gérante de blog pour <http://itsgettinghotinhere.org>, un projet associatif créé par des leaders du Mouvement mondial de jeunes luttant contre le changement climatique. Notre site reçoit environ 2 000 visites par jour.

En tant que Conseillère jeunesse Tunza, j'ai vraiment beaucoup de plaisir à tisser des liens avec des jeunes du monde entier. Il n'est pas toujours facile de concilier mes études de développement associatif à plein temps et mes activités de militante, mais je suis très motivée quand je pense que j'aide peut-être à créer un avenir plus juste et plus durable pour les générations futures.

# Encore très **vertes** pour leur âge !



Kate Chung/Toronto Raging Grannies



Marie Skoczylas/Thomas Merton Center



Marie Skoczylas/Thomas Merton Center

**F**ormidable militante pour l'environnement, elle s'attaque sans complexe aux pollueurs industriels. Armée d'une volonté de fer, elle fait constamment pression sur les gouvernements. Banderole et mégaphone sont ses outils quotidiens. Elle porte une cape verte sur laquelle sont brodés les mots « Enviro Woman » en paillettes dorées...

En fait, il y a plus de chances qu'elle porte des lunettes à double foyer et se déplace à l'aide d'une canne. Et c'est peut-être ta grand-mère.

Les mamies – et d'une manière générale les femmes d'un certain âge – s'investissent plus que jamais dans la protection de l'environnement. Elles sont à la tête de groupes de pression et se mettent en campagne, en tant que professionnelles de la protection de l'environnement ou en tant qu'amateurs éclairés. Elles ont généralement terminé d'élever leurs enfants et possèdent le temps et l'énergie nécessaires pour se consacrer à une cause verte. Comme les jeunes enfants, elles se moquent des convenances et posent des questions qui dérangent, mais leur âge et la sagesse acquise au fil des ans leur confèrent la crédibilité.

« Elle sait parler aux gens, ils la comprennent sans pour autant avoir envie de la frapper », explique un ami de Wilma Subra, chimiste et grand-mère, qui aide les communautés à lutter contre les pollueurs dans une région du Mississippi surnommée « l'Allée du cancer ». Là, les usines de produits chimiques et d'engrais qui bordent le fleuve déversent des toxines qui empoisonnent le sol et l'eau potable. Wilma Subra apporte son concours aux campagnes locales de nettoyage : elle fournit aux militants des données reposant sur une analyse scientifique et les aide à rédiger des propositions de gestion environnementale.

Et puis il y a aussi les Mémés déchaînées ou « Raging Grannies International », une association de femmes de plus de 55 ans qui bouleversent vraiment notre perception des « gentilles vieilles dames ». Déguisées en grands-mères classiques (chapeaux fleuris, gilets, robes aux couleurs criardes et tablier) elles chantent des chansons satiriques dénonçant les dégradations environnementales et les injustices sociales. Fondée il y a vingt ans par un groupe de femmes de Victoria au Canada, l'association possède un réseau actif dans toute l'Amérique du Nord, en Australie, en Grèce et au Royaume-Uni.

Si les mamies préfèrent les méthodes non violentes, elles n'hésitent pas le cas échéant à recourir aux tactiques de guérilla – escaladant des barrières pour pénétrer dans les zones réservées aux VIP ou s'attaquant en masse aux personnalités qu'elles ont ciblées. Leur force réside dans leur nombre et leur audace : pas facile d'ignorer un groupe de dames à chapeau qui chantent – et pas forcément très juste – pour dénoncer le déboisement.

D'autres femmes d'âge mûr se sont battues pour les causes environnementales les plus difficiles. Theo Colborn est à l'origine d'une bonne partie des premiers travaux d'identification et de la lutte contre les produits chimiques modifiant les caractères sexuels. Et la campagne qu'a menée Nancy Tait durant des décennies, après que son mari est mort d'un cancer provoqué par l'amiante, a mis à genoux l'industrie mondiale.

Et cela ne concerne pas seulement le monde développé. Quand Fatima Jibrell, qui a aujourd'hui la soixantaine, est retournée dans sa Somalie natale au milieu des années 1990, elle a remarqué que la désertification progressait de plus en plus. On fabriquait du charbon de bois en brû-

lant des acacias vieux de 50 à 500 ans dans des fours alimentés par une végétation qui aurait pu servir à nourrir les troupeaux. Elle a alors fondé l'Organisation de secours et développement de la Corne de l'Afrique, qui se donnait pour mission d'informer les populations des conséquences environnementales de la production de charbon, et qui faisait appel aux jeunes pour servir d'ambassadeurs.

La campagne de Fatima Jibrell se poursuit. Elle apprend aux femmes et aux jeunes des zones désertifiées à conserver l'eau en construisant de petits barrages de pierres qui ralentissent l'écoulement des eaux durant la courte saison des pluies. Consciente du lien existant entre la gestion des ressources et la paix, Fatima a participé à la fondation de l'Institut rural de Buran. En mai 2001, des jeunes de l'Institut ont formé une caravane de chameaux et se sont rendus dans une région de nomades pour sensibiliser les populations à la gestion des ressources, aux questions de santé et à la paix.

« Si nous parvenons à apprendre aux gens à travailler ensemble et à respecter leurs droits mutuels, nous réussirons à transformer la violence en coopération pacifique », explique Fatima Jibrell. « Les femmes ont un rôle important à jouer dans ce domaine. Si nous réussissons, les tensions, les guerres et la violence diminueront rapidement. »

L'engagement des mamies est en réalité assez comparable à celui des jeunes. Mais imaginons un instant ce que nous pourrions accomplir si les jeunes et les personnes âgées décidaient de lutter côte à côte...



# Pauvres mais riches

On appelle cela le phénomène Kerala. Au premier abord, cet Etat du sud de l'Inde semble typique du monde en développement – pauvre, surpeuplé et agraire. Pourtant, son taux élevé d'instruction, sa faible mortalité infantile et son taux de natalité en baisse sont comparables à ceux du monde développé. Cette réussite s'explique par toute une série de facteurs étroitement liés, notamment la longue tradition d'héritage matriarcal du Kerala, mais trois d'entre eux jouent un rôle crucial : l'instruction, la santé des femmes et des solutions bien adaptées aux problèmes locaux de pauvreté ont permis au Kerala d'atteindre ce qu'un anthropologue a qualifié « d'Everest du développement social ».

Les résultats impressionnants du Kerala en matière d'instruction s'expliquent par une promotion intense. Les réseaux d'enseignement primaire ont été étendus et rendus abordables en dehors des zones urbaines. Au lieu d'organiser l'éducation des adultes illettrés dans des écoles traditionnelles, l'Etat a décidé de leur donner des cours sur place, à la campagne – dans les étables et les rizières, sur les plages et dans les collines tribales. Des bénévoles ont travaillé avec les lépreux et collecté des lunettes permettant d'aider les malvoyants à lire les signes. Treize mois à peine après le lancement d'un projet pilote, 96 % des habitants de la région tribale savaient lire. A quel coût ? Seulement 26 dollars par personne.

Ce sont les femmes et les fillettes qui ont le plus bénéficié de ces initiatives. La scolarisation permet aux filles de choisir leur avenir en connaissance de cause et d'acquérir des compétences leur permettant de gagner leur vie. Les femmes ayant bénéficié d'un enseignement élémentaire ont en moyenne deux enfants de moins que celles qui n'ont pas été scolarisées. De plus, les femmes et leurs enfants vivent plus longtemps et sont en meilleure santé. Dans le Kerala, les jeunes filles ont tendance à se marier plus tard que dans le reste de l'Inde, où l'âge moyen des épouses est de dix-huit ans, et elles ont moins d'enfants. En 2001, le taux de natalité de l'Etat est tombé à 14 naissances vivantes pour 1000, et il est

donc inférieur au seuil de remplacement de la population.

Le Kerala a également investi dans des services de santé abordables. En zone rurale, de nombreux dispensaires fournissent gratuitement des moyens de contraception et conseillent les mères en matière d'allaitement et de nutrition. Cela a permis une forte chute de la mortalité infantile qui n'est plus que de 12 pour 1000 naissances vivantes. L'Etat est également un des rares endroits du monde en développement où il naît plus de filles que de garçons : cela montre que les parents attachent autant d'importance à leurs filles qu'à leurs garçons.

Par ailleurs, le Kerala a mis en place un Projet de cartographie des ressources populaires unique en son genre, destiné à passer de l'instruction « littéraire » à l'instruction « agraire ». Les villageois et les topographes établissent ensemble des cartes détaillées des sols, de la proximité de la nappe phréatique et de la topographie. Comme ce sont généralement les femmes et les enfants qui travaillent la terre, leur instruction et leur participation sont cruciales pour le succès de l'entreprise. Une fois la carte établie, les villageois peuvent décider en connaissance de cause de ce qu'ils veulent planter et de la rotation des cultures, envisager de détourner un cours d'eau pour irriguer les terres ou identifier les endroits les mieux adaptés pour planter des arbres et éviter l'érosion. L'agriculture durable est une composante essentielle de la création de petites économies capables de responsabiliser et enrichir les communautés locales. Ces petites économies ont un faible impact sur la planète car elles minimisent la dégradation environnementale, produisent peu de déchets et utilisent moins de ressources.

Amartya Sen, économiste lauréat du prix Nobel, décrit le développement humain comme étant l'avancement de la richesse de la vie humaine et non la richesse de l'économie dans laquelle vivent les êtres humains. Le Kerala est un véritable exemple mondial.



Sean Sprague/Still Pictures



C Garroni Parisi/Still Pictures



Joerg Boethling/Still Pictures

# Sept femmes

*qui ont changé notre vision de l'environnement*

MICHIKO ISHIMURE

Dans les années 1950, la romancière japonaise Michiko Ishimure entendit parler d'une mystérieuse maladie qui affectait la population du village de pêcheurs de Minamata. Les victimes souffraient de convulsions, d'engourdissement des membres et de difficulté d'élocution. Souvent, elles tombaient dans le coma et décédaient. Se rendant à l'hôpital local, Michiko Ishimure fut choquée par le spectacle qu'elle y découvrit. Elle relata son expérience dans *Pure Land, Poisoned Sea* (1968) et sensibilisa l'opinion publique au problème. Dès 1959, les chercheurs savaient que la maladie était provoquée par le mercure provenant d'une usine chimique locale, mais il fallut attendre presque dix ans avant que les autorités reconnaissent ce fait. En faisant toute la lumière sur cette tragédie, Michiko Ishimure montra aussi les impacts de l'humanité sur l'environnement – ce qui n'était pas anodin, compte tenu du rôle subalterne réservé à l'époque aux femmes japonaises.



fujiwara-shoten.co.jp

JANE GOODALL



Michel Gunther/BIOS/Still Pictures

Ayant élu domicile dans une région reculée de Tanzanie, la spécialiste des primates Jane Goodall a bouleversé cette science en vivant au milieu des chimpanzés et en gagnant leur confiance. Elle a découvert qu'ils chassent et qu'ils mangent de gros animaux, comme les porcs, et ne sont pas quasi végétariens comme on le pensait autrefois. Elle les a vus fabriquer et utiliser des outils, et afficher des comportements violents et belliqueux vis-à-vis de leurs congénères. Elle est persuadée que les animaux ont des personnalités et des émotions distinctes. Comme on pensait jusque-là que ces attributs étaient l'apanage des humains, ses découvertes ont obligé les scientifiques à revoir les caractéristiques qui distinguent les êtres humains d'autres animaux. Dans près d'une centaine de pays, l'Institut Jane Goodall propose un programme destiné aux jeunes intitulé Roots & Shoots.

GRO HARLEM BRUNDTLAND

Sous la houlette de Gro Harlem Brundtland, la Commission mondiale sur l'environnement et le développement définit pour la première fois en 1987 « le développement durable » comme étant « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins ». En tant que médecin, Gro Harlem Brundtland commence à réaliser – alors qu'elle étudie à la Harvard School of Public Health – que la santé, le développement humain et l'environnement sont trois domaines étroitement liés. De retour en Norvège, elle travaille au Ministère de la Santé, devient ensuite ministre de l'Environnement, avant d'accéder en 1981 au poste de Premier Ministre – ce qui fait d'elle la première femme et le ministre le plus jeune du pays à occuper cette fonction. Elle est également la première femme à être nommée à la tête de l'Organisation mondiale de la Santé.



Hanne Hvattum

Lauréate du prix Nobel de la paix 2004, Wangari Maathai fonda le mouvement de la Ceinture Verte – une association qui a déjà aidé les femmes à planter plus de 30 millions d'arbres. En reboisant, elles acquièrent une plus grande autonomie et améliorent l'environnement et la qualité de vie, et créent une source durable et facilement accessible de bois de feu. Ainsi, comme l'explique Wangari Maathai : « les femmes se rendent compte qu'en plantant des arbres ou en luttant pour empêcher le déboisement, elles participent à une mission plus générale : créer une société qui respecte la démocratie, la personne humaine, l'Etat de droit, les droits humains et ceux des femmes ». Elle est toujours restée fidèle aux principes qu'elle défendait, ce qui lui a valu d'être emprisonnée et battue pour avoir fait campagne en faveur de la démocratie et des droits humains au Kenya.



William Campbell/Still Pictures



Friends of the Earth (Hong Kong)

Si une nouvelle révolution verte est en train de s'opérer dans le pays le plus peuplé du monde, c'est en partie grâce à Mei Ng. L'Occident critique souvent la Chine pour sa forte pollution et pour ses émissions de dioxyde de carbone qui ne cessent d'augmenter. Pourtant, la Chine s'attaque au problème avec plus de dynamisme que toute autre nation à ce stade de son industrialisation. Depuis 1992, Mei Ng, qui est directrice des Amis de la Terre (Hong Kong) dynamise le mouvement écologique naissant. Elle a déjà parcouru 26 500 kilomètres, visité 15 provinces et touché plus de 860 000 personnes. En 2000, le PNUE lui a décerné le prix du Palmarès mondial des 500 et elle a été nommée ambassadrice déléguée à l'environnement pour la Chine.

Volubile, éloquente et passionnée, Vandana Shiva est une des grandes voix indiennes en matière d'environnement et de développement durable. Physicienne écoféministe, elle a créé la Fondation de recherche pour la science et l'écologie en 1982. Elle prend depuis longtemps fait et cause pour l'agriculture bio et les droits des agriculteurs, et elle a été une des premières militantes de son pays à lutter contre le piratage biologique, la mondialisation et les aliments et cultures génétiquement modifiés. En 1993, elle a reçu un Right Livelihood Award, qu'on qualifie parfois de « prix Nobel alternatif », pour avoir « placé les femmes et l'écologie au cœur du débat sur le développement moderne ».



Nic Paget-Clarke



IISD/Earth Negotiations Bulletin

On déboise moins en Amazonie depuis que Marina Silva, la dynamique fille d'un récolteur de latex est la ministre brésilienne de l'Environnement. Née dans l'Etat d'Acre, une région boisée, elle n'a pas vraiment été scolarisée avant l'âge de 16 ans. Pourtant, quelques années plus tard, elle entrait à l'université après avoir étudié la nuit tout en travaillant comme employée de maison. Elle s'est battue pour la forêt ombrophile aux côtés du leader des récolteurs de latex, Chico Mendes. L'assassinat de ce dernier en 1988 fit de lui un martyr mondial du déboisement, et à 38 ans, Marina Silva devint le plus jeune sénateur jamais élu dans son pays. En tant que ministre, elle a persuadé le gouvernement de saisir le bois coupé illégalement, de fermer les entreprises illicites et de mettre à l'amende et emprisonner ceux qui enfreignent la loi. Marina Silva a été désignée Championne de la Terre 2007.

ensemble...



pour une Terre en meilleure santé